



HAL
open science

La Tsennerenne (1622) de Jacob ben Isaac Ashkenazi de Janow ou la Bible yiddish et l'éducation des femmes

Astrid Starck-Adler

► To cite this version:

Astrid Starck-Adler. La Tsennerenne (1622) de Jacob ben Isaac Ashkenazi de Janow ou la Bible yiddish et l'éducation des femmes. Education – Culture – Littérature, Orizons, 2009, Universités. hal-03136848

HAL Id: hal-03136848

<https://hal.science/hal-03136848>

Submitted on 9 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Tsennerenne (1622)
de Jacob ben Isaac Ashkenazi de Janow
ou la Bible yiddish et l'éducation des femmes

ASTRID STARCK-ADLER

Rédigée au XVI^e siècle par un prêcheur itinérant (*maggid*), Jacob ben Isaac Ashkenazi de Janow, la *Tsennerenne*, appellation commune de *Ze' enah u-Re' enah* (*Sortez et regardez*), fut pendant plus de trois siècles le livre incontournable de la littérature yiddish ancienne¹. L'édition qui est parvenue jusqu'à nous date de 1622 et indique Bâle comme lieu d'impression². Il s'agit en fait d'un pseudo-Bâle imprimé à Hanau où l'impression hébraïque et yiddish était interdite³. La page de titre mentionne les éditions précédentes : Lublin (1615), Cracovie (1618 et 1620) et Bâle (1590). Ce monument de la littérature homilétique est une paraphrase

1. Jacob ben Isaac Achkenazi de Janow : *Le commentaire sur la Torah. Tseenah ureenah*. (« Bâle » 1622), trad. du yiddish, introduction et notes par Jean Baumgarten, Verdier, 1987. Nos citations proviennent de cette excellente traduction grâce à laquelle le public français a eu accès au texte pour la première fois.
2. Voir Joseph Prijs, *Die Basler Hebräischen Drucke (1492–1866)*. Ergänzt und hg. von Bernhard Prijs (Olten / Fribourg-en-Brigau, 1964), p. 475, n°319.
3. Voir Stephen G. Burnett, «Hebrew Censorship in Hanau: A Mirror of Jewish-Christian Coexistence in 17th Century Germany», in *The Expulsion of the Jews: 1492 and After*. Raymond B. Waddington and Arthur H. Williamson éd., New York 1994, vol. 2, p. 199–222.

de la Bible et comporte deux parties : la première qui comprend le Pentateuque, la deuxième les *Haftarot* (passages des livres prophétiques lus après la lecture de la Torah à la synagogue) et les Cinq Livres ou *Meguilot* (le Cantique des Cantiques, Ruth, les Lamentations, l'Ecclésiaste et Esther)⁴. Il faut y ajouter un texte postbiblique, extrait du traité *Gittin* du Talmud de Babylone (55b-58b)⁵, et qui fait suite aux Lamentations. L'auteur de cette œuvre célèbre est resté pratiquement inconnu. Originaire d'une petite ville près de Lublin, il mourut à Prague, probablement en 1628⁶. Dans la *Tsennerenne*, connue aussi comme « Bible pour femmes », le prêcheur et compilateur excelle à la fois dans sa parfaite connaissance des textes de la tradition sainte et dans l'art de les agencer :

L'originalité d'un livre comme *Sortez et regardez* [...] réside moins dans la nouveauté exégétique que dans la riche combinatoire d'éléments empruntés à des textes saints. L'auteur compose ainsi sa propre partition en se fondant sur de multiples ouvrages de la littérature juive dont il met en relief les passages significatifs, et ce toujours avec une indéfectible fidélité aux sources originales. Ce qui frappe, en effet, c'est la rigueur scrupuleuse avec laquelle Jacob ben Isaac Ashkenazi transpose les citations hébraïques, c'est le respect minutieux de la lettre des commentaires : témoignage de l'infailible savoir du *talmid hakham* mais aussi d'un don littéraire pour réécrire sans les trahir les trésors de la tradition juive. Cette originalité se manifeste, par ailleurs, dans le choix si personnel des commentaires dont se sert l'auteur pour composer son texte. Jacob ben Isaac Ashkenazi aime, en effet, privilégier les passages les moins connus et ne se contente pas, entre autres, du seul *Midrach Rabbah* ou de *Rachi*. Lorsqu'il s'agit d'expliquer un verset du Pentateuque, très souvent, il choisit une citation peu habituelle qui lui semble éclairer d'une manière plus pertinente et audacieuse le texte biblique⁷.

Sa visée est non seulement de mettre la tradition sainte entre les mains d'un public féminin et masculin nombreux, mais en outre, et c'est là que réside l'idée novatrice entre toutes, de le doter d'un outil capable de remplacer le prédicateur. Cette attitude en marge mériterait tout un développement, car elle est à l'origine d'un genre littéraire nouveau, issu de la prose et narration homilétiques. Jacob ben Isaac Ashkenazi voit sa fonc-

4. On lit ces livres à des moments bien précis de la liturgie juive : Esther à Pourim (le 14 du mois d'Adar), le Cantique des Cantiques à la Pâque, Ruth à Shavouot, les Lamentations le 9 Av (lors de la commémoration de la destruction des deux Temples), et l'Ecclésiaste à Souccot (Fête des Cabanes).
5. Il concerne le divorce.
6. Les dates de sa mort sont incertaines et vont de 1620 à 1628. Cf. Zinberg, *op. cit.*, p. 130.
7. Baumgarten, *op. cit.*, p. 19 et suivantes.

tion de prêcheur itinérant comme celle d'un passeur entre « l'élite et le peuple », ce qui témoigne chez lui d'un souci de « justice sociale ». Il rédigea en outre le *Melits yosher* (« L'intercesseur – auprès de Dieu – », 1622), très vite tombé dans l'oubli, et le *Séfer ha-Maggid* (« Livre du prédicateur itinérant », 1623), ce dernier sur le modèle de la *Tsenmerenne*, avec des commentaires de Rachi⁸. Mais aucun n'égalait la *Tsenmerenne* dont l'intitulé au féminin – *Ze'enah u-Re'enah [banot Tsion]*, « Sortez et regardez, [filles de Sion] » (*Cantique des Cantiques* 3, 11), les caractères spécifiques, le *vaybertaytsh*, et la langue vernaculaire dans laquelle elle était rédigée, le yiddish, indiquent que cette Bible était destinée en priorité aux femmes. Bien évidemment, elle s'adressait aussi aux hommes non érudits, c'est-à-dire ignorants de l'hébreu. En témoignent l'ampleur du contenu, son registre varié, l'étendue de savoir et le but poursuivi par le compilateur : permettre aux hommes vieillissants, et donc disposant de plus de temps, de se remettre à l'étude de la Torah abandonnée en cours de vie. À cette époque, tout érudit écrivant en yiddish prétendait écrire pour un public féminin. L'amalgame yiddish – femme vient de la dichotomie existant entre la langue de culture, l'hébreu, qui est la langue de l'étude et des hommes, et la langue vernaculaire, le yiddish, qui devient la langue des femmes dès lors qu'on l'imprime. Il est aussi à mettre en relation avec l'importante production littéraire en vernaculaire destinée aux femmes à l'époque de la Première Modernité, dans un souci d'éducation certes, mais aussi de recherche d'un nouveau marché et surtout de consolidation de l'ordre matrimonial, soubassement de la société bourgeoise. La connotation négative de cet amalgame sera surtout liée à la conception en vigueur au XIX^e siècle, celle de la science du judaïsme en Allemagne⁹ qui, dans la mouvance de la *Haskalah*, des Lumières juives, confèrera à la littérature yiddish ancienne un rôle mineur, voire trivial, et prônera pour sa part la disparition de cette « langue préhistorique ». La production yiddish commencera curieusement par se trouver en porte-à-faux par rapport à l'hébreu à partir du moment où son registre sera la littérature religieuse et d'édification. Les critiques ultérieures se feront sur la base de la prééminence des langues de culture, l'hébreu qui connaît une renaissance au moment des Lumières, et l'allemand dont l'acquisition permettra aux juifs de sortir du ghetto. N'oublions pas toutefois que le philosophe juif des Lumières, Moïse Mendelssohn, ami de Lessing et modèle de Nathan dans

8. Rachi, acrostiche de Rabbi Salomon ben Isaac, est né à Troyes en Champagne vers 1040 et y est mort vers 1105. Il fut le commentateur le plus célèbre de la Bible et du Talmud. Ses commentaires, utilisés jusqu'à nos jours, comportent en marge des gloses en français et en yiddish très précieuses du point de vue linguistique.

9. Max Grünbaum : *Jüdisch-deutsche Chrestomathie*. Leipzig, 1882. Reprint Hildesheim, 1969. « Die jüdischen Frauen und Jungfrauen sind [es], für die dieses Buch verfasst wurde. », p. 193.

sa pièce « Nathan le sage », était yiddishophone au départ. Les différents niveaux de féminisation du yiddish au fil des siècles sont illustrés magistralement par l'implication du lectorat féminin dans le titre de la *Tsennerenne*, sa réduction progressive à un public féminin¹⁰ et finalement sa dénomination de « Torah pour femmes »¹¹. Si au XIX^e siècle on concède néanmoins quelque vertu à la littérature yiddish ancienne, c'est parce qu'on l'investit des « qualités » de la femme juive, à savoir l'humilité, la modestie, la résignation, la sympathie et la piété¹². Tandis que la *Tsennerenne* faisait figure à l'Ouest d'œuvre hautement édifiante, il en allait tout différemment à l'Est, d'où était venue cette littérature. Pour Eisik Meir Dick (1807-1893 Vilnius), écrivain yiddish adepte « oriental » des Lumières¹³, la *Tsennerenne* était une œuvre qui véhiculait non seulement une « sous-langue », mais, qui plus est, un érotisme et un immoralisme à faire frémir¹⁴. Le puritanisme dont il fait preuve est un signe de son temps, le XIX^e siècle ! Il faudra attendre le XX^e siècle pour assister à une réhabilitation et à une investigation scientifique de la littérature yiddish ancienne.

10. Freddy Raphaël souligne que sa mère possédait un *Tsennerenne-bishle* qu'elle lisait le jour du chabbat. Tandis que l'homme étudiait une page du Talmud – *a bletl gemore* –, la femme, elle, lisait la *Tsennerenne*.
11. Israël Zinberg : *A History of Jewish Literature. Old Yiddish Literature from its origin to the Haskalah Period*. Transl. by Bernard Martin. Cinninati & New York 1975, p. 129.
12. Voir. Grünbaum, *op. cit.*, p. 195.
13. Voir David G. Roskies, "Yiddish popular literature and the female reader" in *Journal of Popular Culture*. Vol. X, N° 4 (1977), p. 852-858.
« As Dik himself explained it in 1860 : I wrote...for the benefit of our women whose eyes look into a *Taytsh-khumesb* written in a language of stammerers which includes unseemly passages that should never be read by pious women and maidens. Not so my own stories, written as they are in a fine style, full of ethical teaching, free of any words of eroticism and blemish and they instruct the women to walk in the paths of righteousness and to turn away from all evil. They are covered in old-fashioned coverings in the manner that is pleasing to our people. Not only Yiddish popular fiction, but even the *Taytsh-khumesb*, by which he meant the *Tsene-rene* was deemed immoral and unfit for the Jewish woman.. Dik's earliest works were addressed to both male and female readers, but by 1860 a clear differentiation emerged : Hebrew works or anything « utilitarian » were the men's domain, while the « light » Yiddish material was supposedly meant only for women. », p. 853.
14. Dik se fonde-t-il sur l'évocation de la bestialité ? Cette évocation nous semble plutôt aller dans le sens des mythes gréco-romains où la métamorphose, d'une actualité cuisante à l'époque et encore aujourd'hui, joue un rôle essentiel. Voir Baumgarten, *op. cit.* : « Adam ne trouva aucune femme qu'il désire prendre pour épouse. Certains sages disent : Adam coucha auprès de chaque créature, mais aucune ne lui plut, aussi le Saint, béni soit-Il, endormit Adam, ôta une côte de son corps pour en créer une femme » (p. 57), ou encore « le serpent, très rusé, observait Adam et sa femme. L'animal convoitait Ève et aurait bien voulu qu'Adam meure afin de la prendre pour épouse » (p. 60).

Ce sera l'œuvre pionnière du grand linguiste et théoricien de la littérature Max Weinreich¹⁵ et, en ce qui concerne la *Tsennerenne* plus particulièrement, d'Israël Zinberg¹⁶ et de Max Erik¹⁷.

*

La *Tsennerenne* fut si populaire en son temps qu'elle supplanta les véritables traductions de la Bible en yiddish. Elle introduisit un genre spécifique, celui de l'exégèse homilétique qui allait devenir la règle en Europe orientale. Depuis que les centres d'étude s'étaient déplacés à l'Est, c'était là, dans les écoles talmudiques de l'Est, que se trouvaient les grands érudits juifs, le plus célèbre étant Jacob Pollack, connu pour son art du *pil-poul*, de la discussion talmudique extrêmement pointue. La prose homilétique et édifiante a maintenant définitivement remplacé la poésie courtoise. Elle est le fruit d'érudits anonymes ou connus, dont la spécialité est de diffuser un savoir qu'ils jugent adapté ou qu'ils imposent à la masse. Colporteurs et compilateurs de Pologne viennent à Bâle, Prague ou Amsterdam y faire imprimer leurs ouvrages religieux. Parmi cette littérature populaire, la *Tsennerenne* constitue un genre littéraire en soi dont l'investigation, freinée jusqu'à nos jours par le foisonnement du texte et la présence de nombreuses rééditions et variantes – plus de deux cent dix éditions se sont succédé depuis sa première parution au XVI^e siècle –, reste à faire. Révélatrice des faits religieux, linguistiques, historiques et culturels en vigueur dans la communauté juive de Pologne, faits à voir en parallèle avec le monde chrétien environnant, la *Tsennerenne* est une source inépuisable pour les théologiens, les historiens, les anthropologues, les littéraires, les linguistes ou encore les féministes¹⁸. Véritable encyclopédie de la vie juive, de la transmission du savoir, des coutumes et des pratiques en vigueur à l'époque de la Première Modernité, elle apparaît comme une somme de documents fort différents et, en ce sens, ne laisse pas de surprendre le lecteur. Cette Bible repose sur la tradition juive, « adaptée » en quelque sorte à la vie juive en diaspora et elle fonctionne selon le système du bilinguisme en vigueur dans le judaïsme depuis l'Antiquité. Nous y re-

15. Max Weinreich *Bilder fun der yidisher literaturgeshikhte*, Fun di onheybn biz Mendele Moykher Sforim. Vilne, 1928.

16. Zinberg, *op. cit.*, p. 129 et suivantes.

17. Max Erik, *Di geshikhte fun der yidisher literatur. Fun di eltste tsaytn biz der haskole-tekufe*, (reprint New York, 1979).

18. Simon Neuberger, *Pragmatische Aspekte der jiddischen Sprachgeschichte am Beispiel der Zenerene*, Buske, Hamburg, 1999. Il consacre un sous-chapitre à la dénomination des fêtes chrétiennes mentionnées dans la *Tsennerenne* et symptomatiques des relations judéo-chrétiennes, p. 123-133.

viendrons. Œuvre d'édification et d'éducation, son but est certes de permettre l'accès aux textes saints, mais bien davantage aux commentaires, aux interprétations et aux légendes utilisés pendant les sermons. Comme le souligne le prêcheur itinérant Jacob ben Isaac Ashkenazi dans la préface à son livre, le *Séfer ha-Maggid*, et ceci vaut aussi pour la *Tsenmerenne*, « Les gens entendent dans les synagogues des sermons qu'ils ne comprennent pas ; on parle trop vite à la synagogue, mais à la maison, il peut lire le livre lentement, essayer de comprendre tout seul, et s'il ne comprend pas, il peut demander à son ami »¹⁹.

Plus tard dans le siècle, la *Tsenmerenne* s'attira les foudres des traducteurs de la Bible, Yekutiél Blitz qui exigeait une véritable traduction scientifique, et Joseph Wintzenhausen qui déplorait que le texte biblique soit débité en tranches et réduit à sa portion congrue au détriment de l'interprétation homilétique, ce qui avait pour conséquence fâcheuse que les chrétiens se gaussaient des juifs et de leur falsification de la Torah. Notons que les cinq livres du Pentateuque sont traités de manière inégale : certains commentaires sont plus longs que d'autres. La Genèse et l'Exode font à eux seuls plus de la moitié de la *Tsenmerenne*²⁰. Ceci s'explique par le fait que la juridiction et la réglementation du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome sont par endroit moins sujettes à la narration²¹. La *Tsenmerenne* suit l'ordre des cinquante-quatre sections hebdomadaires ou péripécopes lues en public à la synagogue le jour du chabbat et était destinée à la lecture chabbatique en famille. Produit d'une époque marquée par les changements religieux, les bouleversements sociaux et la modification des goûts en matière littéraire, la *Tsenmerenne* participe de cette mouvance propre à la Première Modernité, celle d'éduquer les masses en général et les femmes en particulier. Elle va conférer à la femme une éducation religieuse qui sera à la fois un facteur d'émancipation et un vecteur de maintien de l'ordre ancien et nouveau : au delà de l'acquisition « révolutionnaire » de la lecture – et pareillement de l'écriture –, la femme se verra assigner ce rôle d'épouse et de mère prôné par l'institution du mariage, fondement même de la société, et remède à sa nature intrinsèquement mauvaise : « Au centre [de la *Tsenmerenne*] se tient la femme, magnifiée comme génitrice et dispensatrice d'une multitude de savoirs, mais aussi rabaissée, voire exclue parce que source de péchés »²².

Ce qui mérite d'être souligné dans l'injonction du titre, c'est le verbe « Sortez » qui semble en contradiction avec la place de la femme au foyer

19. Neuberg, *op. cit.*, p. 9.

20. 501 sur 942 pages (Genèse, 306 pages ; Exode, 195 pages).

21. Le tout fait quand même 401 pages (Lévitique, 98 pages ; Nombres, 165 pages ; Deutéronome, 138 pages).

22. Baumgarten, *op. cit.*, p. 20.

qui était la règle à l'époque. En fait ce vers exhorte les jeunes filles à aller accueillir le roi Salomon, couronné par sa mère, le jour de ses noces²³. Le roi Salomon et sa sagesse sont souvent invoqués au début des sections de la semaine. Et de nombreux passages et commentaires ont en arrière-plan tel ou tel verset des Proverbes sur les vices humains, principalement féminins. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui dit : « Une femme parfaite, qui la trouvera ? » (Prov. 31. 1). La vision manichéenne à laquelle la femme est soumise et telle qu'elle apparaît dans la *Tsennerenne* était largement partagée par l'*Umwelt* chrétien. La femme était surtout vue dans sa relation à Satan et au mal. Pour l'empêcher de s'adonner à son penchant naturel, la débauche et la luxure, il fallait qu'elle ait accès à une éducation religieuse et morale. La lecture de la Bible était le remède à ces maux récurrents. Luther l'avait traduite en allemand pour rendre la parole de Dieu accessible au plus grand nombre. L'éducation des jeunes filles et des femmes était devenue une des priorités de l'époque, car « la plupart des vices des femmes de ce siècle et des siècles précédents proviennent de l'inculture » faisait remarquer Jean-Louis Vivès dont l'idéal pédagogique précédait de deux cents ans le Siècle des Lumières²⁴. Et effectivement, qui mieux qu'une femme éduquée, voire érudite, peut exhorter son mari à l'étude de la Torah, le commandement suprême du judaïsme ? Qui mieux qu'elle peut lui rappeler ses devoirs et le seconder dans ses tâches ? Qui mieux qu'une mère peut inculquer à ses enfants les préceptes divins ? Dans ses *Colloques*, Erasme de Rotterdam insistait sur l'éducation des jeunes filles. Le but de cette éducation, destinée à la « gens féminine » chrétienne et juive à l'intérieur du Saint Empire romain germanique, n'était pas l'acquisition de la langue érudite dont les femmes étaient exclues, mais l'appropriation d'une langue vernaculaire écrite, littéraire, s'adressant au peuple : d'une part l'allemand (« deutsch ») qui étymologiquement signifie la langue du peuple, d'autre part le yiddish (« taytsh »), la langue de traduction des juifs ashkénazes. Il faut mentionner *a contrario* le cas intéressant de Vivès qui, traditionaliste intransigeant quant aux devoirs des femmes, se montrait tout à fait novateur en ce qui concerne l'acquisition des langues vivantes par les jeunes filles²⁵. La *Tsennerenne* pourrait aller dans ce sens. En effet, si elle est rédigée essentiellement en yiddish, elle a

23. Venez contempler/ filles de Sion/ le roi Salomon, portant le diadème dont sa mère l'a couronné/ au jour de ses épousailles/ au jour de la joie de son cœur. Cantique des Cantiques, 3.11. Bible de Jérusalem, 1955.

24. Vivès, cité dans Georges Duby, Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident. III. XVI^e-XVIII^e siècles*. Sous la direction de Nathalie Zénon Davis et Arlette Farge. Plon, 2002, p. 133.

25. Jean-Louis Vives, *Von unterwegsung ayner Christlichen Frauwen, Drey Bücher*. [...] verteutscht. Durch Christophorum Brunonem, [...], Augsburg, Heinrich Steiner, 1544.

cependant intégré une des caractéristiques et constantes des textes juifs en diaspora, le bilinguisme. Il fonctionne de la manière suivante : les versets cités en hébreu sont traduits en langue vernaculaire afin que le texte sacré soit accessible à tous. Dans la *Tsennerenne*, les versets en hébreu sont traduits, voire paraphrasés, en yiddish ; ils sont suivis d'un ou de plusieurs commentaires plus ou moins longs dans cette même langue ; en fait ils sont insérés entre les versets ou les portions de verset. Nous n'en donnerons ici qu'un court exemple :

AU COMMENCEMENT ELOHIM CREA LES CIEUX ET LA TERRE (Gen. 1.1). Le premier jour, le Saint, Béni soit-Il, créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide ; à sa surface régnaient les ténèbres ; le trône divin était suspendu dans les airs au-dessus des eaux. Pourquoi la Torah commence-t-elle par *beyt* ?²⁶ C'est parce que *beyt* (ב) a trois côtés fermés et le quatrième est ouvert, exactement comme le monde. Elohim a fermé trois côtés mais il n'a pas fait de ciel au Nord. Le Saint, béni soit-Il, voulait signifier aux idolâtres : « Faites venir vos idoles ; qu'elles ferment le quatrième côté. Puisque vous les prenez pour des dieux, et bien voyez si elles en sont capables²⁷.

Le bilinguisme à l'œuvre ici permet – enfin – à la femme de connaître dans l'original, sinon l'ensemble de la Torah, du moins les passages de la Bible correspondant à la section de la semaine lue à la synagogue²⁸.

*

La *Tsennerenne* repose sur une tradition juive « adaptée » à la vie juive en diaspora. Elle est la somme de siècles de commentaires rédigés en hébreu ou en araméen, traduits pour la première fois en yiddish, sous l'œil désapprobateur de certains rabbins qui s'opposaient à ce que l'araméen, érigé en langue sainte – une langue désormais incompréhensible au plus grand nombre – soit traduite en vernaculaire. Attitude paradoxale quand on pense que le yiddish ne faisait qu'endosser la fonction de l'araméen à l'époque de Jésus ! La lecture de la Loi écrite (Bible) et de la Loi orale (Talmud et Midrach, c'est-à-dire les commentaires, tout aussi divins, car ils furent donnés ensemble avec la Torah à Moïse sur le mont Sinai), ainsi que l'observance des commandements ne remplit sa fonction édifiante que si elle est comprise, donc accessible dans la langue vernaculaire ; ceci vaut particulièrement pour le repentir des péchés le jour du Grand Pardon :

26. REYSHES (בראשית) = AU COMMENCEMENT.

27. Baumgarten, *op. cit.*, p. 38.

28. Nous parlons ici de la grande masse des femmes ; il y avait des femmes érudites, mais moins que dans le monde chrétien où les couvents servaient de ferment.

« Une femme ignorant la langue sainte doit donc s'astreindre à réciter une traduction de cette prière [...] Si elle ne comprend pas ce qu'elle récite, elle néglige le péché commis et n'implore pas le pardon du Saint, béni soit-Il »²⁹.

Pourquoi seules les femmes sont-elles mentionnées ici ? Parce qu'elles ne sont pas censées connaître la langue sainte.

Le but didactique de la *Tsenmerenne* réapparaît à diverses reprises et est à mettre en relation avec l'époque de la Première Modernité et de l'éducation des femmes. Le commentaire ci-dessous, introduit par : AINSI TU PARLERAS À LA MAISON DE JACOB (Ex. 19,3), se caractérise par une perspective inattendue et novatrice, une variante dans les commentaires et une répétition « mnémotechnique ». N'oublions pas que la *Tsenmerenne* était lue à haute voix et que, de l'écriture, on passait constamment à l'oralité. Il ressort de ce passage que l'éducation de la femme a une finalité bien précise, celle d'être au service de l'homme et des fils – nulle part il n'est question de filles :

Dieu dit : Parle lentement et avec bienveillance aux femmes et explique-leur les commandements. Pourquoi le Saint, béni soit-Il, ordonna-t-il de les révéler d'abord aux femmes ? C'est parce qu'elles avaient l'esprit moins réceptif au don de la Torah. Moïse dû leur parler en premier pour les inciter à respecter certains commandements. Elles n'avaient pas autant d'intelligence que les hommes pour étudier d'un seul coup toute la Torah et les commandements. Le Behaye donne une autre interprétation : la femme est d'une grande aide pour l'étude de la Torah. Elle habitue très jeunes ses fils à étudier et elle les conduit à l'école chez le rabbin. Sa bouche est pleine de mots pieux et doux ; elle s'applique à éduquer ses enfants mieux que ne le ferait l'homme, car elle reste tout le temps à la maison et éprouve beaucoup de compassion pour son fils. C'est pourquoi les femmes doivent prier quand elles allument les bougies le Chabbat, afin que le Saint, béni soit-Il, leur donne des fils qui seront illuminés par la Torah, d'autant plus qu'une prière est plus vite exaucée quand un homme respecte les commandements. Quand un homme accomplit un commandement, il doit l'accompagner d'une prière. Les femmes bénissent donc les bougies le Chabbat, et doivent également prier afin que leurs fils soient éclairés par la Torah. Voilà pourquoi le verset dit que Dieu ordonna de révéler d'abord certains préceptes aux femmes, puis ensuite aux hommes³⁰.

29. Baumgarten, *op. cit.*, p. 918.

30. Baumgarten, *op. cit.*, p. 427. Le commentaire est tiré de la *Mekhilta de Rabbi Siméon fils de Yobai*, commentaires halachiques (sur la Loi), des *Pirqé de Rabbi Eliézer*, commentaires aggadiques (narratifs), et de *l'Exode Rabbah* (25.2), du *Midrach Rabbah* comportant les commentaires les plus anciens sur le Pentateuque.

Si certains passages semblent coïncider avec l'époque de la rédaction de la *Tsenmerenne*, d'autres, beaucoup plus nombreux, sont une évocation des temps bibliques abondamment commentés, interprétés et mis en quelque sorte dans un contexte « moderne », c'est-à-dire familier. Si bien que parfois l'on se demande si ce que l'on nous raconte vaut toujours ou non, comme, par exemple, l'évocation de Lamek et de ses deux épouses, l'une pour procréer, l'autre pour incarner la beauté, ou le mariage entre un homme âgé et une jeune fille, abondamment présenté à travers les personnages bibliques. Le mariage et l'adultère sont des thèmes récurrents, le mariage précoce comme remède au péché occupe une place importante. La fécondité et la stérilité – et comment la vaincre par la prière – sont au centre de l'histoire de Sarah et d'Abraham, de Jacob et de ses deux épouses, Léa et Rachel, et de leurs servantes Zilpah et Bilhah. La conception se fait toujours en présence de Dieu ; c'est pourquoi il est très important que le nom de la personne comporte la lettre *h*, contenue deux fois dans le tétragramme (YHWH). La lettre *h*, ajoutée par la suite au nom d'Abraham et de Sarah, leur permet d'avoir un enfant. Rachel donne sa servante Bilhah à Jacob qui lui donne en retour un de ses *h* puisqu'elle en a deux, ce qui permet aux deux femmes d'avoir un enfant. Si au bout de dix ans, la femme n'a pas eu d'enfant, son mari lui « accordera » le divorce. Cet euphémisme est lourd de sens. Mais il peut aussi se mettre à prier Dieu pour implorer son aide. Avant dix ans, il ne faut pas l'importuner. L'importance de la prière qui permet d'être directement relié à Dieu est un héritage des mystiques du Moyen Âge. Pour avoir des enfants sains et préserver la vie de son mari, la femme se doit d'observer les lois de *niddah*, c'est-à-dire ne pas avoir de rapports sexuels avec son mari pendant qu'elle est impure. Tout rapport interdit entraîne la mort prématurée du mari et la lèpre de l'enfant. Les lois de l'impureté s'appliquent aussi à la naissance : lorsqu'elle met au monde un fils, la femme n'est impure que pendant quarante jours, alors que lorsqu'elle met au monde une fille, elle l'est pendant quatre-vingts jours. Elle est subordonnée à son mari et lui doit obéissance comme un serviteur obéit à son maître. La position sexuelle de la femme sous l'homme en est l'illustration. La sexualité est très présente dans la *Tsenmerenne* ; elle porte sur la procréation, et sur le désir qui la précède. Elle aboutit dans les douleurs de l'enfantement. C'est donc un désir ambigu : « Elle [la femme] doit éprouver du désir bien qu'elle souffre à cause de l'homme et qu'il la domine.

Ces différents recueils de commentaires se sont constitués au fil des siècles, d'abord oralement, puis par écrit. Ils ont pour la plupart un caractère mystique et s'intègrent à la visée messianique et rédemptrice de leur époque et de celle de la rédaction de la *Tsenmerenne*.

Comme c'est elle qui ordonna à Adam de manger la pomme, l'homme règnera sur la femme pour l'éternité »³¹.

La *Tsennerenne* aborde de multiples points concernant la femme, qu'il faudrait développer, car ils méritent attention et investigation. Les châtiements encourus pour les péchés commis sont décrits et commentés avec beaucoup de vivacité. Il en va de même des récompenses pour les bonnes actions. Les lectrices et les lecteurs n'ont pas de mal à s'identifier aux personnages, à rejeter le mal et à se mettre du côté du bien. Ils sont guidés dans cette voie. L'enseignement religieux dispensé par la *Tsennerenne* est fondé sur la continuation et la réaffirmation de la tradition, garantie par le texte biblique en hébreu, auquel s'ajoutent les commentaires émis par des rabbis célèbres et des grandes figures du judaïsme au fil des siècles. Ils guident la lecture, l'interrompent par le questionnement, l'avis des uns ou des autres, des interprétations qui se contredisent ou se complètent, ce qui rend la progression passionnante ou angoissante. Le choix opéré par le compilateur dans cette mer de commentaires est primordial, car à travers lui transparaissent les préoccupations de la Première Modernité. Le rappel de l'histoire biblique, des hauts faits des patriarches et des matriarches (tout un chapitre est consacré à la vie de Sarah), permet une identification et ce qu'on pourrait appeler en termes modernes, l'éveil d'une conscience nationale. Le public masculin et féminin auquel ce livre s'adresse pose le problème de la relation entre les sexes, normalement soumis à une stricte séparation, transgressée ici par la langue commune. Il met aussi en avant la différence entre les couches sociales, sans pour autant la supprimer. Mais il y a une justice. Prenant comme exemple l'accouchement douloureux des femmes qui vaut aussi bien pour les femmes pauvres que riches, il y a cependant une juste répartition de la souffrance : les femmes pauvres sont favorisées et souffrent moins du fait que leur mari est obligé de travailler dur, alors que les hommes riches ne travaillent pas.

*

Quel genre de lecture les lettrés proposent-ils à la grande masse juive, hommes et femmes confondus ? Les textes en yiddish donnent-ils accès à la même érudition qu'à celle dont jouissent les érudits ? Les femmes seront-elles aussi érudites que les hommes après avoir lu, semaine après semaine, la Bible qui leur est destinée ? Y parle-t-on de femmes érudites comme dans les « belles histoires » que l'on trouve par exemple dans le *Mayse bukh*, où les femmes sont capables d'enseigner toute la Torah, c'est-à-dire

31. *Pirqé* (Leçons) de Rabbi Eliézer, trad. par M. A. Ouaknin et E. Smilevitch. Verdier, 1983, p. 14.

le Pentateuque, les Prophètes et les Hagiographes (n° 203) ? Comme nous le faisons remarquer plus haut, la *Tsennerenne* va dispenser un savoir où les femmes resteront à leur place. Cette place est abondamment illustrée par l'histoire biblique et par les nombreux commentaires talmudiques et midrachiques, bien plus importants à cette époque que le texte original lui-même. En effet, s'il est toujours question de l'étude de la Torah, il faut savoir qu'en fait c'est l'étude du Talmud qui prime, de la littérature rabbinique, celle qui est régulièrement condamnée et l'objet d'autodafés répétés : considérée comme la quintessence du judaïsme, elle est censée contenir des attaques virulentes contre le christianisme, perçu jusqu'à la Première Modernité comme de l'idolâtrie, et c'est elle qui, aux yeux des nombreux convertisseurs catholiques et protestants, empêche les juifs d'être de « bons chrétiens ». Le fait qu'une femme ait accès à cette littérature rabbinique réservée aux hommes est un grand progrès, car pour la première fois, la femme est autorisée à pénétrer dans l'univers masculin qui lui a été fermé jusqu'à présent, à la fois celui du Pentateuque – de la Création et des lois –, et celui de l'étude, de la controverse, de la discussion et de l'argumentation talmudiques. Progrès certes, mais il ne faut pas perdre de vue que la femme va faire son entrée dans un univers qui est le reflet de la société patriarcale. En effet, dans le récit de la première création, celle où la femme a été créée à l'égal de l'homme, elle est absente, purement et simplement passée sous silence:

ET ELOHIM CREA L'HOMME A SON IMAGE. C'EST A L'IMAGE
D'ELOHIM QU'IL LE CREA. (Gen. 1.27)³²

Alors que la deuxième création, celle d'Ève à partir de la côte d'Adam, est abondamment commentée, soit positivement :

OS DE MES OS (Gen. 2.24). La femme est forte de nature car elle a été créée à partir d'un os ; l'homme est faible car il a été créé à partir de la terre qui est tendre et s'effrite³³.

soit négativement :

Rabbi Josua demande : « Pourquoi la femme doit-elle se parfumer de baumes odorants et s'habiller avec de beaux habits, plus que ne doivent le faire les hommes ? Parce qu'Adam a été créé à partir de la terre et que la terre n'empeste jamais. Eve a été créée avec l'os d'une côte et il est connu que, si la viande n'est pas salée, au bout

32. Baumgarten, *op. cit.*, p. 44. Dans la Genèse, il est écrit : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa ».

33. Baumgarten, *op. cit.*, p. 59.

de trois jours, elle pourrit ; voilà pourquoi les femmes doivent se parfumer et se parer avec goût³⁴.

Ce qui est plus grave, c'est qu'Ève porte la responsabilité de la souffrance et de la mort dans le monde :

Pourquoi l'homme va nu-tête alors que la femme doit couvrir ses cheveux ? Parce qu'Ève a fait d'Adam un pécheur. Elle s'est couverte de honte et doit donc se recouvrir la tête. Pourquoi les femmes se rendent-elles à un enterrement avant les hommes ? Parce qu'elles ont apporté la mort dans le monde. Pourquoi Dieu a-t-il ordonné à la femme le commandement sur l'impureté ? Car elle a fait couler le sang. Pourquoi leur a-t-il été prescrit le commandement du prélèvement de la pâte ? Car elle a fait d'Adam un pécheur, séparé du monde. Pourquoi les femmes allument-elles et bénissent-elles les bougies ? Car elle a éteint la lumière d'Adam, c'est-à-dire son âme qui brûlait comme une lumière³⁵.

Dans ce court extrait du commentaire sur le verset, « ELOHIM CONSTRUISIT » (Gen. 2.22), se trouvent réunies les obligations essentielles de la femme juive : les règles de pureté (Lév. 15. 19-32), rappelées dans le Talmud au traité *Niddah*, mentionnées plus haut, le prélèvement de la pâte confectionnée pour le pain du chabbat appelé *halah*, et l'allumage des bougies le vendredi soir à la tombée de la nuit. Il est intéressant de s'arrêter à la nature et au développement des commentaires de ce verset. Le verset biblique, garant de l'authenticité, engendre un long commentaire, des commentaires faudrait-il dire, qui intègrent des genres de narration différents : des dialogues alternent avec des considérations, des exhortations morales avec des paraboles, des faits rapportés avec des dramatisations. Si l'on compare les deux procédés d'écriture, l'écriture biblique et l'écriture des commentaires, l'opposition est flagrante. Le texte biblique rapporte des faits, les commentaires des événements impliquant des réactions émotives, des désapprobations ou des sympathies. Les commentaires ont l'air de se prêter au flux des mots et des sentiments, caractéristiques dont on pare et la langue vernaculaire et la nature féminine. Ils humanisent la Bible à la manière des textes d'Itzik Manger qui transpose l'univers biblique dans sa Galicie natale et semblent venir en droite ligne de la *Tsennerenne*.

Ici se pose le problème fort complexe de la caractérisation de ce genre de littérature religieuse, sentimentalisee ou humanisée, et qui passe obligatoirement par la femme ou à laquelle la femme sert de prétexte. Elle cons-

34. Baumgarten, *op. cit.*, p. 58.

35. Baumgarten, *op. cit.*, p. 59. La raison de l'allumage des bougies la veille de chabbat par la femme est rappelée dans de nombreux livres de morale ; voir le *Séfer Brant shpigl* de Moses ben Henoch Altschuler.

titue certainement une des clés de l'interprétation de ces écrits, qui, dans leur essence, sont à rapprocher de la littérature mystique existant depuis l'Antiquité³⁶. Quelle est la différence entre une traduction « scientifique » de la Bible et ces paraphrases typiques des XVI^e et XVII^e siècles ? On pourrait dire que ce qui prévaut, ce n'est pas la narration biblique des faits où l'homme obéit à Dieu sans discuter mais plutôt, en cette période de doute et de questionnement, la narration reposant sur l'argumentation et l'interprétation. À la base, il y a un souci de réciprocité. C'est ce côté humain, actuel, que souligne d'ailleurs Max Erik faisant remarquer avec pertinence que la Bible, « ce sont des histoires de famille, des chroniques familiales »³⁷. Si nous mettons côte à côte le récit du sacrifice d'Isaac dans sa version biblique et son récit commenté dans la *Tsennerenne*, nous voyons que, dans la Genèse, Abraham exécute ce que Dieu exige de lui ; la *Tsennerenne*, elle, met en scène des êtres humains et un Dieu compatissant et miséricordieux, proche, « descendu sur terre » :

PRENDS DONC TON FILS (Gen. 22.2). Le saint, Béni soit-Il, dit : « Je te supplie, mon cher Abraham, fais attention à ce que je vais te commander afin que les gens ne disent pas que les premières épreuves infligées à Abraham, il ne les a pas correctement surmontées »³⁸.

C'est certainement ce côté humain à la base des commentaires qui rend la lecture de la *Tsennerenne* passionnante. Suivons le déroulement du commentaire talmudique fait par Rabbi Josua sur la création de la femme ; il se situe en amont de la décision finale de Dieu et présente au lecteur les différentes possibilités qui ont été écartées et les raisons de cet abandon :

« ELOHIM CONSTRUISIT (Gen. 2.22). Rabbi Josua dit au nom de rabbi Lévi que le Saint, béni soit-Il, pensa : « Avec quel membre dois-je créer la femme ? Je ne la créerai pas à partir de la tête d'Adam, car alors elle deviendra une personne fière et hautaine³⁹. Si je la crée à partir de l'œil, elle voudra tout voir ; de l'oreille, elle voudra tout entendre ; de la bouche, elle parlera beaucoup⁴⁰ ; du cœur, elle sera jalouse de tout le monde ; des mains, elle voudra

36. Voir les rabbis mystiques de l'Antiquité à l'époque de l'occupation romaine et de la destruction du Deuxième Temple, époque marquée par la martyrologie, ou encore les rabbis mystiques rhénans du Moyen Âge.

37. Max Erik, *op. cit.*, p. 227.

38. Baumgarten, *op. cit.*, p. 152.

39. On peut faire un rapprochement avec le mythe grec de la naissance d'Athéna sortie tout armée de la tête de Jupiter. Voir Hésiode, *Théogonie* 886-900 ; Pindare, *Olympiades*, VII, 34 et suivants.

40. Ces trois remarques font allusion à la réputation proverbiale de la femme, curieuse et bavarde. Cf. *Proverbes* de Salomon.

tout saisir ; des pieds, elle courra partout⁴¹. Aussi vais-Je la créer à partir d'un membre caché, à savoir la côte que l'on ne voit même pas quand l'homme est nu » [Gen. R. 18.2]⁴².

Les rabbis ont un don de prophétie : ils lisent dans les pensées de Dieu. La décision divine n'en est pas contestée pour autant, sauf par une Ève désobéissante, mais rendue plus palpable à travers le dialogue. Ce passage, simple d'apparence, est lourd de réminiscences quant aux cosmogonies et mythes antérieurs ou concomitants. Du point de vue de la narration, dans toute histoire narrée à haute voix, les faits sont répétés, puis étayés, et enfin variés ; ce qui est mis en relief ici, c'est l'impuissance de Dieu face à la femme dont l'image présentée est négative de part en part et correspond parfaitement à l'idée que l'on s'en faisait à l'époque, une idée corroborée par le texte biblique. Nous voyons comment on passe du verset au commentaire et du commentaire au verset pour l'étayer :

Mais cela n'y fit rien. Dieu dit : Je ne l'ai pas créée de la tête, mais elle est cependant fière et hautaine comme le dit le verset : « Les filles de Sion sont orgueilleuses et marchent le cou tendu [Is. 3.16] ». Je ne l'ai pas créée à partir de l'œil, cependant elles veulent tout voir comme le confirme le verset : « Elles ont les regards effrontés [*Ibid.*] ». Je ne l'ai pas créée avec l'oreille, mais elle écoute tout ce qu'elle ne devrait pas entendre comme le dit le verset : « Et Sarah entendit à l'entrée de la tente [Gen. 18.10] ». Et je ne l'ai pas créée à partir du cœur, mais elle est jalouse de tout le monde comme le dit le verset « Rachel était jalouse de sa sœur [Gen. 30.1] ». Je ne l'ai pas créée à partir de la main, cependant elles ont de grandes mains pour s'emparer de tout, comme le dit le verset « Et Rachel subtilisa les remèdes [Gen. 30.19] ». Je ne l'ai pas non plus créée à partir du pied, mais elles sont des coureuses, comme l'explique le verset « Et Dinah sortit [Gen. 30. 16] ».

Ce commentaire sera repris vers la fin du livre. Mais à lui s'oppose celui de la femme qui allume les bougies, prie et donne à ses fils l'envie d'étudier la Torah, ce qui hâtera la venue du Messie.

*

41. Le pied en hébreu peut désigner la jambe, tout comme la main peut désigner le bras. Rappelons que Zeus enfantait aussi par la cuisse ; c'est ce qui arriva à Dionysos, le fils que, selon certaines versions, il eut de Sémélé, et qu'Hermès cousut dans sa cuisse afin qu'il arrivât à terme.
42. Le Midrach Rabbah sur la Genèse est le commentaire le plus ancien et le plus raffiné dans sa forme littéraire. Il représente l'âge d'or du Midrach aggadique, de la littérature narrative (histoires, paraboles, légendes). Il fut rédigé à l'époque classique des *amoraim*, rédacteurs du Talmud de Babylone (200-500 de notre ère).

Dans notre présentation de la *Tsemmerenne*, nous avons voulu montrer comment se constitue un texte en yiddish à l'époque de la Première Modernité, un texte qui s'adresse avant tout aux femmes qu'il prétend éduquer. Et en fait, à l'instar de l'histoire biblique, il cherche à transmettre la logique du monde, de la présence de la vie et de la mort, partant du texte fondateur et l'étayant par des commentaires qui permettent de l'interpréter. Si tout commence bien mais finit mal, il y a une raison flagrante : c'est la rupture introduite – dans le récit – par Ève. S'agit-il de désobéissance, de transgression, de mésinterprétation des paroles divines, de curiosité, de lubricité, de soif de connaissance ? Cette dernière raison est troublante et irait dans le sens didactique de l'œuvre. Ou bien est-ce un acte de libre-arbitre ? Les commentaires, passionnants, montrent à quel point le destin de l'homme et de la femme sont inséparables :

« Le Saint, béni soit-Il, demanda à Adam : 'Pourquoi as-tu mangé le fruit de l'arbre ?' Adam répondit : 'C'est la femme qui me l'a donné.' Est-ce là une justification ? La femme lui ayant offert le fruit, Adam pensait-il être quitte de la faute ? La Saint, béni soit-Il, lui avait pourtant bien interdit de le faire. Le Ramban écrit : Adam dit au Saint, béni soit-Il : 'Comme tu m'as donné une femme afin qu'elle m'aide, j'ai pensé que ce qu'elle m'ordonnait, il fallait l'exécuter. C'est pourquoi j'ai mangé ce qu'elle m'a offert.⁴³ On peut, à ce sujet, se poser une question : Adam était-il à ce point stupide pour ainsi obéir à sa femme alors que le Saint, béni soit-Il, lui avait interdit de manger la pomme ?⁴⁴ ».

Nous ne pouvons reproduire toute l'argumentation présentée par Adam à travers la bouche des commentateurs, pour se disculper. Elle est intéressante, car à nouveau, nous avons affaire à une situation vivante, humaine. Mais nous pouvons encourager les lecteurs d'aujourd'hui, hommes et femmes, à entrer dans le plaisir de ce texte qui, pendant des siècles, semaine après semaine, a tenu en haleine son auditoire, dans une langue qui a produit une riche littérature à la croisée des traditions, des langues et des cultures.

*Université de Haute Alsace – Mulhouse
Institut de recherche en Langues et Littératures Européennes*

43. *Pirqé de Rabbi Eliézer*, *op. cit.*, p. 14

44. Baumgarten, *op. cit.*, p. 62-63.